

« ciété. » Le cri perçant que jette Léonie, à l'aspect de cette image si chère, de cette touchante inscription, attire madame Saint-Omer, qui, saisie elle-même de surprise, et pressant sa fille sur son sein, avoue qu'on n'a pas tout perdu lorsqu'on est encore mère, et que les trésors les plus vrais, les seuls impérissables, ce sont ceux de l'âme.

Léonie se rend aussitôt chez Estelle Aubert, et lui raconte cette aventure, dont celle-ci la félicite avec cet élan de la véritable amitié. Leurs soupçons alors se portent sur telle ou telle personne capable d'un aussi beau trait de générosité. Pour mieux parvenir à la connaître, elles descendent toutes les deux chez le portier, lui font mille questions sur les porteurs de ces différents meubles; il leur répond que c'est M. Jamart, le tapissier de ces dames, qui lui-même a mis tout en place. « Il est venu de là remonter chez moi le lit que j'avais eu le bonheur de prêter à madame votre mère, » ajoute Estelle : « Allons l'interroger ! » Elles se rendent sur-le-champ auprès de ce digne homme, qui demeure au bout de la rue, et le sollicitent de faire connaître la main bienfaisante habituée sans doute à consoler, à secourir l'honorable indigence. Celui-ci avoue qu'en effet il a été chargé d'acheter à la

vente les divers objets qu'il a remis chez ces dames; mais qu'il ne peut nommer la personne qui l'a chargé de cette commission, parce qu'elle a exigé sa parole d'honneur de ne jamais prononcer son nom. « Eh bien, » reprend vivement Estelle, « c'est le commissaire-priseur, M. Dumont, qui a fait cette vente, il doit avoir reçu le nom de l'acheteur; courons le lui demander: je suis sûre d'avance qu'il ne pourra me le refuser. — Vous feriez une démarche inutile, » répond l'honnête tapissier: « j'ai tout acheté sous mon nom et payé comptant; je suis à ce moyen le seul dépositaire d'un secret qu'il ne m'est pas permis de divulguer. »

Plusieurs mois s'écoulèrent: Léonie avait fait de rapides progrès dans l'état de raccommodeuse de dentelles; et devenue, par son travail et son zèle, la première ouvrière de l'atelier de mademoiselle Aubert, elle gagnait amplement de quoi subvenir à la dépense de son humble ménage. Mais si elle reçut d'Estelle des preuves d'une franche cordialité, l'occasion se présenta de lui prouver toute sa gratitude. Le vieux père Aubert, accablé d'infirmités, fut enlevé presque subitement à sa fille chérie; et peu de jours après sa femme le suivit au tombeau. Cette double perte frappa si vivement le cœur d'Estelle,

qu'il fallut tous les soins, toutes les consolations dont Léonie était capable, pour empêcher son intime amie de succomber à sa douleur. Estelle ne reçut pas moins de condoléances de la famille du commissaire-priseur : monsieur et madame Dumont vinrent la visiter souvent ; Emma passa plusieurs journées de suite auprès de sa chère voisine ; et plus d'une fois Léon vint unir ses consolations à celles de sa sœur. Ces consolations-là ne furent peut-être pas celles qui portèrent le moins de douceur dans l'âme de notre charmante ouvrière.

Celle-ci, toutefois, se trouvant tout à coup orpheline, à peine âgée de vingt-trois ans, d'une figure ravissante, et d'une grâce parfaite, voulut se donner une égide qui mît à l'abri ses mœurs et sa réputation. Elle pria madame Saint-Omer de lui servir de mère, et lui proposa de venir avec sa fille habiter auprès d'elle, et de confondre ensemble leur travail et leurs profits. Cette proposition fut acceptée avec transport : Léonie éprouvait une secrète jouissance à faire descendre sa mère de sa mansarde, à l'établir au troisième étage, où elle pourrait, avec les meubles qu'elle tenait d'une main généreuse et toujours inconnue, retrouver quelques illusions de son ancienne position dans le monde. L'orgueil res-

semble à l'espérance : il naît en nous ; il y meurt le dernier.

Cette association fut approuvée de tout le voisinage : on reconnut là toute la pureté des mœurs qu'avait toujours observée mademoiselle Aubert. Elle initia tout-à-fait Léonie dans les détails de sa profession, et la présenta chez ses pratiques comme sa compagne chérie, comme sa sœur adoptive. Mademoiselle Saint-Omer, abandonnée de tous les anciens affidés de feu son père, lorsque ceux-ci craignaient qu'elle n'eût besoin d'eux, leur parut alors estimable, intéressante : les plus riches familles du quartier s'empressèrent de seconder ses nobles efforts, louèrent tout haut son dévouement filial, et lui procurèrent les moyens de contribuer à la prospérité de l'atelier commun, qui devint un des plus renommés et des mieux achalandés de la capitale.

Un jour que les deux associées s'entretenaient de leurs succès, de leur bonheur mutuel, entre chez elles une personne mesquinement vêtue, portant un vieux chapeau de paille noire, couvert d'un voile épais. C'était Clorinde de Saluces, qui n'avait pas voulu se faire reconnaître dans le quartier, et dont les traits, tout en exprimant encore la fierté, semblaient être altérés par les larmes. Elle avait su que sa voisine, la fille du

financier, était parvenue à se faire une existence indépendante par son travail et sa persévérance; elle avait appris tout ce que l'ouvrière en dentelle avait fait pour l'aider à consoler sa mère, à lui rendre une vie douce et paisible : certaine de leur inspirer quelque intérêt par le récit de ses malheurs, elle venait les supplier de la seconder dans le projet qu'elle avait conçu.

Elle leur apprend alors que le vicomte de Saluces est mort en Écosse, et n'a laissé que des dettes; que sa veuve et sa fille s'étant réfugiées chez une vieille parente, au faubourg Saint-Germain, s'y trouvaient en butte à des humiliations qu'il ne leur était plus possible de supporter; qu'enfin, privées des secours des gens de qualité, qui presque tous avaient quitté Paris, elles se décidaient à vivre aussi du travail de leurs mains, dussent-elles se réduire à la plus dure existence; et qu'elle venait supplier ses deux anciennes voisines de leur procurer de l'ouvrage. « Soyez la bien venue, mademoiselle! » lui répond Estelle Aubert, « ma compagne et moi nous vous mettrons bientôt en état de nous seconder; et puis que vous daignez descendre jusqu'à nous, vous y trouverez une honnête existence, que vous ne devrez qu'à vous seule. — Et cela vaut bien le rang et l'opulence, ajoute Léonie avec joie :

« je ne fus jamais plus heureuse. » Dès le jour même, Clorinde loua les deux chambres en mansarde qu'avaient occupées tour à tour les deux jeunes associées; et le lendemain elle vint s'y établir avec sa mère, qui prit le simple nom de madame Dupré, veuve d'un militaire mort au champ d'honneur. Estelle fit faire par sa bonne gouvernante toutes les provisions dont ces dames avaient besoin, afin qu'elles ne fussent pas reconnues dans le quartier; et bientôt, sans toutefois jamais paraître à l'atelier, la mère et la fille, par le travail de la journée, qui se prolongeait souvent dans la nuit, parvinrent à gagner de quoi subvenir à tous les besoins, et à s'éviter le supplice de fatiguer la pitié des personnes dont, peut-être, elles avaient le droit d'attendre une honorable hospitalité.

L'honnête commissaire-priseur venait de marier sa fille Emma au jeune successeur d'un avoué très-renommé. Estelle Aubert avait été invitée à la noce, ainsi que sa jolie associée, dont la gaieté naturelle et l'heureux caractère lui conciliaient tous les cœurs. Une seule chose manquait au bonheur de Léonie; c'était de connaître l'anonyme qui leur avait fait retrouver si généreusement une partie des meubles à leur usage; et surtout à elle, le portrait de son père, avec cette inscription qui ne sortait pas de sa pensée. Léonie

et sa mère étaient parvenues, à force de privations, à réunir les quinze cents francs environ qu'avait dépensés l'inconnu pour ce trait de bienfaisance; et chaque fois qu'elles rencontraient M. Jamart, elles le suppliaient de leur accorder du moins la jouissance de s'acquitter de cette somme. Jamart, l'un des plus habiles tapissiers de Paris, jouissant d'une honnête fortune et de l'estime générale, avait été invité avec sa famille au bal qui eut lieu chez M. Dumont. Il y fut de nouveau sollicité par Léonie de lui nommer son cher bienfaiteur, son ange tutélaire. Ses instances furent si vives et si généralement approuvées par tous les assistants, que cet excellent homme, ému lui-même, porte involontairement ses regards sur Estelle Aubert, qui rougit, baisse les yeux : Léonie s'en aperçoit, presse de questions le tapissier, qui nomme le généreux anonyme qu'on était bien loin de croire rencontrer dans une simple ouvrière. Léonie presse dans ses bras son associée et la couvre des larmes de la reconnaissance. « C'étaient mes premières épargnes, » dit Estelle, « pouvais-je en faire un meilleur usage ? » Puis, s'adressant au tapissier, elle ajoute : « Je ne vous en veux pas; mais vous avez détruit la moitié de mon bonheur. Faire du bien en secret, c'est en prendre acte pour l'autre vie. » Chacun redoubla de louanges, de félicitations :

la famille Dumont éprouvait une jouissance mêlée d'admiration; et Léon, qui, depuis plus de deux ans, brûlait pour sa voisine d'une flamme pure et chaste comme elle, Léon se promit tout bas de n'avoir jamais d'autre épouse. Tout favorisa ses vœux; M. Dumont devenait vieux; il crut devoir proposer à son fils de lui succéder dans son honorable profession. Le jeune homme accepte avec ivresse; mais sous la condition qu'il épousera... « Qui donc? lui demande son père. — « Estelle Aubert. — J'allais te la proposer; je ne connais point de jeune fille qui puisse mieux assurer ton bonheur et le nôtre. » Dès le jour même, monsieur et madame Dumont se rendirent à l'atelier d'Estelle, qu'ils trouvèrent au milieu de ses apprenties, et lui annoncèrent qu'ils venaient lui demander sa main pour leur fils. Un tressaillement subit qu'elle ne put réprimer, indiqua clairement que cette union était le vœu secret de son cœur; et, huit jours après, ce mariage eut lieu, à l'approbation générale de tous les habitants du quartier.

Toutefois, le nouveau commissaire-priseur ayant encore besoin des conseils et de l'appui de son père, on convint de demeurer ensemble; et comme l'appartement du second était vacant, les deux ménages s'y établirent. Oh! quelles furent alors les réflexions d'Estelle Dumont, lors-

qu'elle se vit dame du salon où elle avait reçu tant de dédains, supporté tant de caprices! Chaque fois que, de son balcon, elle portait ses regards sur la maison qui lui faisait face, elle se disait : « Me voilà dans l'appartement du vicomte de Saluces; tandis que sa femme et sa fille sont reléguées dans les deux mansardes que j'habitais. Je touche à la somptueuse demeure du financier Saint-Omer; et sa femme et sa fille, devenues mes associées, occupent mon troisième étage. Ainsi donc, à mesure que je m'acheminais tout doucement vers la demeure du rang et de l'opulence, ils se réfugiaient dans les greniers de la misère. Étrange bascule! singulier caprice de la fortune! oh, bien fou qui s'y fie! »

Estelle et son mari ne changèrent jamais de système, ni de plan de conduite. Ils connurent les charmes d'une honnête médiocrité : ils y restèrent fidèles... Et vous, jeunes filles de Paris, qui daignerez parcourir ce récit historique, conservez-en le souvenir! Vous, demoiselles d'une haute naissance, n'abaissez point des regards dédaigneux sur les bonnes gens qui vous entourent! Fleurs du jardin public, ne vous élevez pas au-dessus des autres avec trop de fierté! il ne faut, hélas! qu'un seul coup de vent pour renverser votre superbe tige et la faire ramper

sur la terre... Vous, joyeuses Sybarites, fastueuses héritières des opulents du jour, qui vous croyez si bien cramponnées au char de la fortune, écoutez Léonie Saint-Omer; elle vous dira qu'un seul cahot suffit pour en descendre... Vous, jeunes bourgeoises, imitez Emma Dumont; restez comme elle, à mi-côte! vous n'y craignez ni les coups de soleil, ni les inondations... Vous enfin, jeunes ouvrières, jolies grisettes, pauvres filles qui composez la plus grande partie de la population, visitez Estelle Aubert dans son heureux et modeste ménage : apprenez d'elle ce que produisent presque toujours le courage, la gaieté, la patience, l'amour du travail, et les mœurs.

BOUILLY.

